

2022

ANNALES

CULTURE GÉNÉRALE

CONCOURS
ECRICOME
PREPA

VOIE ÉCONOMIQUE ET
COMMERCIALE

TOUTES OPTIONS

SOMMAIRE

ESPRIT DE L'ÉPREUVE.....	PAGE 3
CORRIGÉS.....	PAGE 5
RAPPORT.....	PAGE 13

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

■ ESPRIT GÉNÉRAL

L'épreuve de dissertation de culture générale vise à évaluer chez les candidats les capacités de réflexion et d'argumentation, appuyées sur la lecture des grands textes, que l'on est en droit d'attendre d'un étudiant de niveau Bac + 2. Elle s'inscrit ainsi dans l'esprit du programme officiel de culture générale des CPGE économiques et commerciales. Celui-ci caractérise en effet la dissertation comme un exercice permettant à l'étudiant de « montrer sa capacité à s'interroger, à conduire une pensée cohérente et à exploiter de manière pertinente ses lectures ». Il importe de rappeler qu'avant de constituer une épreuve de concours, la dissertation et son apprentissage visent, toujours selon les termes du programme officiel, à « former l'esprit à la réflexion autonome et éclairée ». C'est cette capacité de réflexion que l'épreuve du concours a pour fonction de mesurer, bien plus que de simples possibilités de mémorisation et de restitution.

■ SUJETS

Le candidat traite sous forme de dissertation l'un des deux sujets au choix :

- Dans le thème : le sujet, un énoncé bref, qui n'a pas nécessairement la forme d'une question, s'inscrit dans le champ général de réflexion déterminé par le thème annuel. Que le sujet soit dans le thème ne signifie pas que le thème soit le sujet ! En d'autres termes, une simple récitation de connaissances acquises sur le thème, non soucieuse du sujet proposé, ne saurait constituer une dissertation satisfaisante, quels que soient l'intérêt et le degré de maîtrise des connaissances mobilisées.
- Hors thème : le sujet, qui a également la forme d'un énoncé bref, appartient aux champs les plus généraux de la réflexion, tels qu'ils sont présentés dans le programme (fixe) de première année. Ce sujet peut donner l'occasion à certains candidats de montrer leur originalité, à condition de disposer d'une culture préalable sur la question et d'avoir une capacité effective d'interrogation. Il ne doit surtout pas être considéré comme une planche de salut pour ceux qui n'ont pas travaillé le thème de deuxième année, et demande le niveau de culture générale attendu à l'issue de la première année.

■ PRINCIPES DE NOTATION

Celle-ci prend en considération les grands critères de la dissertation :

- l'aptitude à prendre en compte l'énoncé dans sa singularité, à comprendre le problème dans sa profondeur et à en saisir l'enjeu ;
- la capacité à ordonner ses idées de manière vivante et claire, en évitant une simple juxtaposition de remarques, un plan mécanique et passe-partout, et l'énumération de références ;
- l'aptitude à conduire une pensée personnelle, à exploiter ses lectures et à mobiliser ses connaissances ; en matière d'auteurs et de références, il n'y a pas de passage obligé, tous sont accueillis avec bienveillance, pourvu qu'ils soient l'objet d'une maîtrise et d'une appropriation personnelles ;
- la présentation matérielle de l'écrit, la qualité du style, la correction de l'orthographe et de la syntaxe.

■ LE PROGRAMME

Le thème pour le concours 2023 est : « **Le monde** ».

Aucune liste d'œuvres et d'auteurs n'est proposée. Chaque professeur, responsable de ses choix, détermine librement les œuvres philosophiques, littéraires ou autres, qu'il juge nécessaires à son enseignement.

CORRIGÉS

■ SUJET 1 (dans le thème) :

« Peut-on ne rien aimer ? »

Paradoxal à plus d'un titre, le sujet requiert un indispensable travail d'analyse et ne saurait donc donner lieu à une énumération d'exemples visant simplement à attester la possibilité d'un épuisement de la capacité d'aimer, par l'extinction du désir, l'absence de passion ou encore l'ennui de vivre et le dégoût éprouvé à l'égard de toute chose. Car une telle approche demeure descriptive et ne fait pas la preuve d'un authentique questionnement. En outre, parce que le thème au programme s'étend à toutes les acceptions possibles du verbe *aimer*, il était attendu des candidats qu'ils ne limitent pas leurs réflexions à l'amour mais qu'ils s'interrogent aussi bien sur l'amitié que sur les autres formes de l'affectivité et du goût, allant de la préférence à l'adoration, en passant par l'attachement, la sympathie, l'estime ou la commisération.

Mais, s'il existe différentes manières d'aimer, le sujet les interroge plus particulièrement sous l'angle de la suppression et de l'indifférence. Or *aimer* est un verbe transitif, qui suppose donc que l'on aime toujours quelqu'un ou quelque chose, fût-ce une illusion ou une chimère. L'expression « ne rien aimer » se confond-elle alors avec un abus de langage – si un amateur qui n'aime rien paraît aussi peu vraisemblable qu'un amant qui n'aime personne – ou conduit-elle à remettre en cause le statut du verbe *aimer*, c'est-à-dire l'intentionnalité et l'activité qui lui sont généralement reconnues ? Car, ne rien aimer, est-ce n'aimer que par défaut, dans le sentiment du manque et de l'absence, ou, au contraire, aimer par excès, en ne s'attachant à aucun objet en particulier ? Ce n'est toutefois qu'à partir de l'examen minutieux des différents niveaux de compréhension du sujet que le problème devait être construit. Aucun plan stéréotypé (ou « prêt à l'emploi ») ne pouvait par conséquent être accepté. Pour être réussie, l'épreuve de la dissertation de culture générale demande en effet que les candidats accordent une attention toute particulière à la spécificité de la question posée. Cette exigence représente donc un critère décisif dans l'évaluation des copies. Aussi, la négation présente dans le sujet ne pouvait être escamotée au profit de généralités sur le thème au programme mais devait, bien au contraire, servir de pivot à la réflexion.

Ne rien aimer consiste d'abord à n'aimer nulle chose, à ne ressentir aucune inclination pour autrui, ni n'éprouver le moindre attrait pour quoi que ce soit. Cette première lecture du sujet conduit à un premier paradoxe, car elle revient à priver l'être humain d'une faculté qui le définit pourtant de façon essentielle. Ni les dieux, ni les bêtes n'*aiment* en effet à proprement parler. Si les premiers se suffisent à eux-mêmes en raison de leur perfection, les secondes ignorent tout de ce qui dépasse le simple besoin biologique et suivent par conséquent la tendance aveugle de leur instinct. Or, pour aimer, il faut s'attacher à un objet et lui accorder un certain mérite ou une beauté particulière, ce qui revient à distinguer une chose pour ses qualités ou élire un être et le préférer à d'autres. L'humanisation de l'homme – le processus par lequel ses facultés s'élèvent au double sens du terme, c'est-à-dire s'éduquent et s'ennoblissent – se confond donc avec l'éducation de sa puissance d'aimer, au point que la suppression de cette dernière paraisse entrer en contradiction avec sa vocation à la civilisation. Ne rien aimer serait donc le propre de l'homme naturel, du sauvage ou du barbare, car ils ne sont capables ni d'apprécier les œuvres de l'esprit, ni de vouer leur vie à un idéal.

Il ne suffit toutefois pas d'être capable d'aimer pour parvenir à se satisfaire de la possession d'une chose déterminée ou bien de la connaissance d'un être particulier. C'est pourquoi la formule « ne rien aimer » peut exprimer – mais de manière radicale – la déception éprouvée lorsque des attentes ne sont pas comblées. Il est en effet d'usage de dire que l'on n'aime « rien » d'une personne, lorsque cette dernière ne correspond en aucune façon au type d'homme ou de femme désiré. On peut de même ne rien aimer de son métier ni ne rien aimer de l'époque dans laquelle on vit, sans pour autant se trouver privé de grandes aspirations personnelles. La déception ressentie devant la réalité nourrit même le désir d'ailleurs et fait paradoxalement croître la puissance d'aimer. Par conséquent, la négation *rien* ne se confond plus ici avec un pur néant (*nihil negativum*), mais elle peut signifier un défaut ou un manque, au sens où l'ombre et le froid ne sont *rien* (*nihil privatum*) de la lumière et de la chaleur. Le deuxième paradoxe que soulève le sujet conduit donc à questionner l'inadéquation couramment observée entre la faculté d'aimer et ses réalisations concrètes : si la force d'aimer apparaît d'abord comme un élan généreux qui est orienté vers un objet extérieur, pourquoi cette pure positivité manquerait-elle si souvent son but ? Est-ce néanmoins par nécessité ou par accident que le bonheur d'aimer semble si difficile ? Afin d'interroger les formes mutilées ou perverses que peut prendre par exemple l'amour, les candidats pourront s'intéresser plus particulièrement à la figure du

collectionneur telle qu'on la trouve dans le donjuanisme, qui illustre le malheur connu dans l'incessante répétition du mauvais infini.

Mais l'impossibilité de faire coïncider la puissance d'aimer avec un objet défini pouvait conduire les candidats à interroger plus avant la négativité qui se trouve à l'œuvre dans l'affectivité humaine. Aime-t-on toujours quelqu'un ou quelque chose positivement, notamment ce qui est digne d'être aimé – comme le bien ou le beau –, ou n'aime-t-on jamais rien ni personne de façon essentielle, au point de nier la réalité de ce à quoi on paraît s'attacher ? Or, parce qu'il n'est pas donné par la nature, l'objet aimé est construit par l'imagination, qui nourrit une inévitable illusion sur ce qui rend ce dernier aimable. Ce qui séduit certains peut en effet ne susciter chez d'autres que de l'indifférence et l'usure du temps finit par éteindre le feu des plus violentes passions. Mais aimer quelqu'un ou quelque chose pour de mauvaises raisons représente pourtant une inclination qui, en dépit de la fausseté de ses motivations, demeure bien réelle. Le troisième paradoxe soulevé par le sujet porte donc sur l'intentionnalité supposée du verbe aimer : par idéalisation ou cristallisation, l'objet aimé ne sert-il pas de prétexte à la conservation d'un vouloir-vivre n'ayant d'autre but que celui de sa propre conservation ? Si aimer n'est toutefois qu'un moyen de persévérer dans l'être, alors cela ne permet de combler le vide intérieur que de manière inadéquate et toujours provisoire. A partir d'une réflexion menée sur le *conatus*, le narcissisme ou l'amour-propre, de bonnes copies ont donc pu se demander si l'on n'aime jamais rien d'autre que soi, comme le montre de façon privilégiée la jalousie, qui peut conduire à la destruction de l'être aimé. Et même l'aspiration au néant – le désir de renoncer au désir que l'on rencontre dans le pessimisme, la mélancolie et le nihilisme – montre qu'aimer le « rien » ne revient pas encore à ne rien aimer, mais à prolonger une vitalité malade ou affaiblie, qui finit par se retourner contre elle-même.

Ne pas pouvoir aimer un objet durablement et pour lui-même est ainsi apparu comme une souffrance et un échec. Ce dernier tient cependant moins aux circonstances qu'à la nature même de l'amour car, défini comme un attachement plus ou moins durable du désir à un objet extérieur, il se nourrit en réalité de son propre manque. Aussi, parce que les choses ne sont pas aimables par elles-mêmes, il serait vain de chercher en elles les causes de notre attirance, pour se désespérer ensuite de ne pas trouver un objet digne de notre amour. Mais la désillusion de découvrir que l'attrait des choses ne réside qu'en nous, peut nous conduire à nous libérer de ces dernières. Car, même privée de but, la puissance d'aimer ne disparaît pas dans le non-être. Si donc on aime moins une chose que sa

représentation fantasmée, n'aimerait-on pas plus et mieux en s'en affranchissant ? Se demander si l'on peut ne rien aimer conduit par conséquent à soulever le problème de l'ambivalence de l'amour, entre abandon aux biens relatifs et quête d'un absolu. Considérer que tout ce qui dure moins que l'amour ne vaut rien permet en effet de se rendre disponible à un amour infini, de chercher à s'unir au divin ou bien encore de communier avec toute chose, dans l'expérience par exemple de la sympathie ou de la pitié universelle. C'est pourquoi les candidats pouvaient s'appuyer sur leurs connaissances des grands courants mystiques, aussi bien religieux que philosophiques, pour se demander s'il ne serait pas légitime de ne rien aimer, afin de purifier le désir, de le sublimer en somme, en l'arrachant aux choses matérielles et aux êtres finis.

Mais viser l'éternité en s'évadant du monde fait courir le risque de n'aimer qu'une abstraction – le « Rien » – et de n'aspirer par conséquent qu'au néant et à la destruction de soi. Car il faut craindre que derrière la fatalité souvent présente dans la passion dévorante, qui se nourrit des obstacles qu'elle rencontre, se dissimule en réalité un désir de mort et d'anéantissement. Afin d'aimer sans mesure, s'agit-il par conséquent de renoncer à tout, en une complète indifférence à l'égard des choses, ou d'admirer en l'être aimé une perfection qui le dépasse ? Car, ne rien aimer de particulier, revient-il à adopter la posture de l'insensibilité, du dénuement et de l'attente, ou bien à éduquer le sentiment, grâce à une série d'opérations intellectuelles, d'épreuves morales ou de ravissements esthétiques ? Certaines copies ont pu proposer un examen approfondi de l'amour courtois (ou de la *fin'amor*) qui, défini comme un amour pur, c'est-à-dire « purifié », fait du renoncement l'occasion d'un perfectionnement moral et d'une authentique élévation spirituelle. Cette réflexion portant sur le sens à donner au détachement volontaire a pu conduire d'autres copies à trouver dans l'*amor fati* une sagesse qui consiste moins à se soumettre passivement au destin qu'à y consentir activement. Ne rien aimer ne revient donc pas à s'abîmer dans le dégoût et la tristesse, mais à accéder à une forme supérieure de plénitude et de maîtrise, rendue possible par l'abandon du simple désir de possession.

Le sujet permet ainsi de questionner le pouvoir d'aimer librement, pouvoir que l'on croit à tort présent dans la passion amoureuse, lorsque les motivations réelles du transport sont précisément obscurcies par l'obsession de l'esprit pour l'objet aimé. Mais, si le verbe *aimer* désigne un effort que l'on accomplit d'abord sur soi – et de façon seulement indirecte sur un objet –, alors il convient de se demander s'il est un verbe d'état ou d'action : est-on amoureux comme on est par exemple jeune ou malade, ou bien choisit-on d'aimer, en un authentique don de soi ? Dans cette perspective, l'objet aimé importe moins que la sollicitude et la bienveillance dont on se rend capable en l'aimant. Ne rien

aimer d'une personne signifie en effet que l'on n'attend aucun avantage de sa fréquentation, ni aucune faveur du dévouement qu'on lui témoigne. En effet, justifier son amour, en l'expliquant par des raisons extérieures, reviendrait inmanquablement à en détruire la valeur. C'est pourquoi, plus encore que l'amitié sincère, la philanthropie offre un bon exemple de relation désintéressée. Car, s'il est vrai que l'ami authentique situe déjà sa relation à l'autre au-delà d'un simple échange de bons services, il ne peut vouloir que le bien particulier de la personne à laquelle il dispense ses conseils et ses soins, dans une forme de réciprocité que l'amour du prochain dépasse infiniment.

Mais peut-on pour autant manifester les qualités spécifiques de l'amour et de l'amitié, comme le respect et la fidélité, sans la présence ou le souvenir d'êtres jugés dignes de telles attentions ? Et comment aimer la musique ou la littérature sans pouvoir évoquer des œuvres que l'on estime supérieures à d'autres, en raison justement de la connaissance très intime que l'on en possède ? A l'inverse du Dieu créateur, l'être humain ne peut pas produire *ex nihilo* ce qu'il aime, ni même choisir de l'aimer, car il ne suffit pas de vouloir aimer un être, dût-il posséder toutes les qualités, pour s'attacher effectivement à lui. La résistance qu'offre le sentiment à la décision d'aimer montre par conséquent que l'amour authentique ne se confond pas avec un idéal de sainteté qui n'est bien souvent qu'un orgueil déguisé. Un pardon automatique ou trop facilement accordé ne vaut pas mieux en effet qu'une générosité aveugle et sans limite.

Aussi, il n'est possible d'aimer qu'en s'exposant à la contingence d'une rencontre, seule capable de bouleverser le centre de gravité de l'existence. Car aimer consiste à reconnaître l'absolu non pas dans une altérité irreprésentable et sans chair mais dans la singularité d'un être fini, à la fois éphémère et vulnérable. C'est pourquoi il ne suffit pas de vénérer abstraitement l'idée d'humanité par exemple pour aimer réellement les hommes, c'est-à-dire des individus concrets et toujours uniques, aussi bien par leurs qualités que par leurs besoins. Et, s'il parvient à distinguer l'icône de l'idole, même le plus austère des croyants sait que la foi requiert d'indispensables médiations afin ne pas confondre la transcendance divine avec un pur néant. En somme, si tout aimer revient encore à ne rien aimer, il subsiste dans la puissance d'aimer une irréductible insuffisance que les meilleurs candidats pouvaient envisager comme la marque de la finitude humaine.

■ SUJET 2 (hors thème) :

« Qu'est-ce que perdre son temps ? »

Il convient de rappeler que le second sujet n'a pas pour vocation d'offrir une solution de repli aux candidats ne possédant pas les moyens d'affronter le sujet dans le thème. Les attentes des correcteurs sont donc nécessairement les mêmes pour l'ensemble des copies : d'une part la maîtrise de l'exercice de la dissertation et, d'autre part, la possession d'une authentique culture générale mise au service de la réflexion personnelle.

Or, de nombreuses thématiques figurant dans le programme de la première année de préparation permettent de questionner le sens de l'expression commune reprise par le sujet. Pour définir ce que signifie « perdre son temps », il est en effet possible de s'appuyer non seulement sur les sagesses antiques et les valeurs issues des grands monothéismes, mais encore sur les dimensions aussi bien technologique que sociale et politique de l'idée de progrès, sans oublier la question de l'art, dans son rapport à la culture ou du point de vue de la création des œuvres.

Si des connaissances restituées pour elles-mêmes demeurent stériles, puisqu'elles ne profitent pas à l'examen de la question posée et ne permettent donc pas d'en cerner les présupposés et enjeux spécifiques, les devoirs les moins satisfaisants furent cependant ceux qui ne présentèrent aucune vraie culture personnelle mais se contentèrent d'énumérer des lieux communs sur les bienfaits de l'oisiveté et le droit aux loisirs, afin de leur opposer ensuite – et de manière tout aussi imprécise – les dangers de la paresse et les risques de la procrastination (car, comme chacun le sait, « le temps, c'est de l'argent », etc...). Or de tels propos simplement descriptifs ou vaguement édifiants dissimulent maladroitement l'absence de toute analyse rigoureuse du sujet. Et, privées de problématique, de telles copies doivent le plus souvent se contenter d'un plan « passe-partout » qui leur sert de prétexte pour compiler des avantages et des inconvénients, des arguments « pour » puis d'autres « contre », sans que la nature du temps reconnu comme « perdu » ne soit véritablement interrogée.

Il a paru par conséquent possible d'effectuer un premier tri entre les copies qui se sont limitées au sens courant de la formule et celles qui se sont interrogées plus avant sur la définition qui est ici présupposée du temps. Car ce dernier est-il un matériau offert à l'action, une ressource dont il faudrait user avec efficacité, ou encore un contenant vide qu'il s'agirait de « remplir » par la tenue méthodique d'un agenda ? Il est toutefois paradoxal que plus on s'efforce de gagner du temps grâce à la

planification et à l'accélération des tâches, moins on parvient à le vivre ou à le savourer. Le gain de temps permis par son emploi rationalisé est en effet une illusion, qu'un affairément perpétuel entretient plus qu'il ne dénonce.

Mais il y a pis : les espoirs et les regrets occasionnés par le sentiment de la perte de temps conduisent à le gaspiller une seconde fois, en pure perte, en aggravant le sentiment d'impuissance face à son irréversibilité et à la petitesse de son étendue. Le temps n'est donc pas une matière neutre et homogène : il définit la relation très intime que l'être humain entretient avec sa propre existence, comme l'indique dans le libellé du sujet l'emploi de l'adjectif possessif *son*. Dans toute définition du temps, qu'il soit perdu ou gagné, se dissimule par conséquent un certain sens donné à la vie, dans le rapport que l'individu entretient avec lui-même et avec le monde. Dans une telle perspective, il n'est donc plus exclu qu'à l'occasion d'une authentique crise existentielle le repentir sincère permette l'instauration d'un nouveau rapport au temps, afin justement de ne plus gâcher ce dernier.

Aussi, la définition du temps désigné comme « perdu » repose sur des motivations déterminées qu'il s'agit de reconnaître pour mieux les discuter. Plus encore que la condamnation biblique de la paresse, la croyance au progrès héritée des temps modernes fait en effet de la transformation de la nature la destination supérieure de l'homme. Cette rupture avec la relative disponibilité du temps répétitif ou cyclique de la tradition est définitivement accomplie par la révolution industrielle. Car le temps se trouve désormais soumis à des critères d'appréciation qui sont définis par le travail social et la rationalité technique, c'est-à-dire par la production et le marché. Même le temps libre ne peut échapper à l'impératif de la rentabilité, ce qui fait du repos un coupable désœuvrement, tandis que les activités culturelles se trouvent progressivement intégrées dans l'industrie du divertissement.

De bonne copies ont pu par conséquent distinguer avec profit l'oisiveté de la paresse, afin de découvrir dans la première une forme de résistance à la fois morale et politique à la conception utilitaire et pratique du temps. Car, si le temps perdu n'est pas tant le temps vide ou inoccupé que le temps mal employé, alors l'opposition entre le loisir (*otium*) et les loisirs s'avère cruciale pour penser les conditions d'une réappropriation du temps, par l'éducation et la culture, dans le sens d'un authentique épanouissement personnel. Le temps libre est en effet celui dont jouissait le maître antique, une fois accomplies ses obligations et ses affaires (*negotium*). Or le loisir, s'il n'est pas une simple retraite, représente l'activité la plus essentielle – celle consacrée à la meilleure partie de soi – que les Anciens désignaient comme le soin de l'âme.

S'il n'est donc pas possible d'étendre le temps en extension, il s'agit de le vivre plus intensément. Or ni la flânerie ni même l'ennui ne s'opposent à la découverte des potentialités que recèle la durée vivante qui, distincte du temps physique ou mathématique, est toujours nouvelle. Savoir ainsi s'arrêter pour méditer, contempler la nature ou écouter les autres, suppose de lutter contre l'injonction moderne de la vitesse, afin de trouver le juste rythme. En musique, l'expression italienne « *a tempo giusto* » commande ainsi l'exécution modérée des notes d'une partition pour bien marquer chacune d'entre elles. C'est pourquoi l'art de bien employer son temps pouvait être enfin défini par les meilleures copies comme celui de savoir habiter l'instant présent.

RAPPORT

■ APPRÉCIATION GÉNÉRALE DES CORRECTEURS

Il faut de nouveau saluer le sérieux avec lequel les candidats ont, en règle générale, préparé l'épreuve de Culture générale. En effet, bien qu'elles fussent un peu moins longues que celles corrigées lors des précédentes sessions – au risque de se limiter dans quelques cas à trois ou quatre pages, ce qui est nettement insuffisant pour élaborer une discussion jusqu'à son terme –, les copies ont pu faire la preuve d'un certain travail du thème donné à préparer durant l'année.

Toutefois, si les candidats semblent également bien connaître les attentes formelles de la dissertation, cette dernière tend malheureusement à devenir un exercice de plus en plus artificiel au cours duquel il s'agirait de restituer des connaissances préalablement mémorisées et cela quel que soit le sujet rencontré le jour du concours. La manière dont l'accroche est détournée de sa fonction en début d'introduction est particulièrement révélatrice de ce travers : loin d'inviter au questionnement, elle n'est trop souvent qu'un ornement rhétorique qui prend le risque de faire diversion. Or, l'absence d'analyse et de problématisation du sujet prive la réflexion de dynamique interne. L'annonce du plan se réduit alors à la simple énumération de points de vue possibles sur le thème – qui sont par ailleurs fort maladroitement indiqués par des lettres ou par des chiffres –, tandis que les transitions juxtaposent des idées, développées ensuite de façon quasi-indépendante les unes des autres dans les sous-parties du devoir, en une litanie de références supposées attendues sur le sujet.

Il convient donc de rappeler que l'épreuve de Culture générale a pour fonction d'évaluer bien plus que de simples capacités de mémorisation et de restitution. Les candidats sont en effet invités à mettre en œuvre non seulement l'aptitude à argumenter de façon convaincante les thèses et les idées qu'ils examinent au cours de leurs réflexions, mais surtout la faculté de s'interroger par eux-mêmes. Les correcteurs ont heureusement pu se réjouir de lire d'excellentes copies, rédigées par des candidats qui ont su mettre les connaissances acquises au cours de leur préparation au service d'une authentique pensée personnelle, parvenant ainsi à questionner le sujet dans son originalité.

En outre, comme la qualité d'une pensée se mesure d'abord à sa clarté et à sa précision, on ne saurait trop insister sur la nécessité de soigner l'expression écrite. Les fautes d'orthographe, de syntaxe et de conjugaison rendent en effet la lecture d'une copie fort malaisée, voire pénible. Il est indispensable par exemple d'utiliser l'adverbe « ne » pour exprimer une négation, même si on ne

l'entend pas à l'oral. Les correcteurs ont pourtant lu d'innombrables fois la forme fautive « on aime rien », au lieu de la proposition correcte « on n'aime rien ». Il faut donc rappeler qu'une forme déficiente peut faire obstacle à la compréhension même du propos tenu. Et comme chaque candidat est responsable des références qu'il juge utile d'employer, il lui est demandé de connaître précisément l'orthographe des noms propres qu'il mentionne dans sa copie.

Enfin, le sujet « hors thème » est encore trop souvent considéré comme un sujet de secours, voire de rattrapage, ce qu'il n'est pourtant en aucun cas. Afin de garantir l'équité entre les candidats, les critères de correction sont en effet les mêmes que ceux appliqués pour le sujet dans le thème. Aussi, les copies indigentes ou ne faisant pas la preuve d'une culture générale suffisante ont été sanctionnées de façon toujours rigoureuse.

■ BARÈME

Il n'y a pas à proprement parler de barème pour la dissertation de Culture générale. S'agissant d'un concours et non d'un examen, il ne s'agit pas de vérifier l'accès à un niveau qui pourrait se traduire de façon quantitative. Il s'agit de classer les candidats en permettant à l'épreuve de jouer pleinement son rôle dans ce classement, au même titre que les autres. À cette fin, la note traduit une appréciation qualitative fondée sur les remarques qui précèdent et sur les erreurs relevées ci-dessous.

■ LES ERREURS LES PLUS FRÉQUENTES

Les erreurs les plus fréquentes s'expliquent par une lecture insuffisamment précise du sujet. La proposition négative « ne rien aimer » fut trop souvent réduite à celle de « ne pas aimer » ou bien encore à celle de « ne plus aimer », voire à celle de « tout détester ». Or de telles confusions conduisent à affaiblir considérablement le sens du sujet et à en perdre la dimension paradoxale si, par définition, aimer consiste justement à s'attacher à un objet ou à une personne.

Il est par conséquent regrettable que le pronom indéfini « rien » ait pu lui aussi faire l'objet d'une analyse partielle, dans la mesure où l'expression « ne rien aimer » fut trop souvent interprétée au sens de « n'aimer personne ». Cela explique pourquoi de nombreux candidats sont passés de façon quasi-automatique du verbe « aimer » au substantif « amour », pris par ailleurs au seul sens de la passion amoureuse. Même si le sujet autorisait une telle compréhension, cette dernière ne devait pas

être exclusive d'autres approches capables de mettre à profit toutes les modalités de l'affectivité humaine, comme celles notamment de l'amitié et du goût.

Ces réductions et confusions trouvent sans doute leur origine dans la crainte de ne pas satisfaire les attentes supposées du jury. Car le sujet fut pour certains candidats l'occasion de reprendre des problématiques travaillées au cours de leur année de préparation comme celle, par exemple, consistant à opposer le devoir et le pouvoir d'aimer. D'autres candidats, plus nombreux encore, ont opposé les inévitables souffrances de la passion à la nécessité (naturelle ou culturelle) d'aimer. Dans une telle perspective, la solution ne pouvait consister qu'à apprendre à aimer, en une sagesse du sentiment. Et, si la question de savoir s'il existe une véritable liberté d'aimer a trop souvent servi de moyen commode pour élaborer le plan de la dissertation, les correcteurs se sont néanmoins efforcés de valoriser les copies qui n'ont pas considéré cette interrogation comme un simple expédient permettant d'escamoter la spécificité du sujet.

Concernant le second sujet, les dissertations les moins satisfaisantes en sont restées à une conception physique ou calendaire du temps et n'ont donc pas réussi à en interroger la dimension existentielle. Et, lorsque certains candidats parvenaient à faire preuve d'ingéniosité, les correcteurs ont très souvent regretté qu'ils ne soient pas parvenus à mobiliser une véritable culture générale, capable d'enrichir des réflexions trop brièvement indiquées et de nourrir des analyses simplement esquissées.

■ LES BONNES IDÉES DES CANDIDATS

Les bonnes copies ont osé affronter le sujet et se sont efforcées de penser l'expression « ne rien aimer » sans la réduire aussitôt à la simple extinction du sentiment. Pour y parvenir, certains devoirs ont distingué la puissance d'aimer de la simple faculté de désirer et ont pu proposer une analyse parfois très originale de figures pourtant classiques de la littérature et du théâtre. Un candidat a par exemple su jouer du contraste existant entre les personnages d'Alceste et de Célimène dans le *Misanthrope* de Molière afin d'interroger de façon très pertinente le désintéressement avec lequel il est possible de définir l'attachement sincère, qui ne porte sur rien de particulier – au sens d'une qualité objective (rang, bien, mérite, etc.) –, mais sur un indéfinissable « presque rien » qui, seul, parvient à rendre une personne unique et incomparable aux autres.

Si tout aimer revient en effet à ne rien aimer vraiment, certaines copies ont pu déceler dans l'absence ou le vide la condition grâce à laquelle aimer devient possible. Reprenant l'analyse faite par Daniel Arasse du célèbre tableau de Fragonard intitulé *Le Verrou*, un candidat a pu ainsi montrer que le vide (qui occupe la moitié gauche de l'œuvre) est précisément ce dont se nourrit l'imagination et lui donne son objet propre, car distinct du donné animal. Loin de représenter un défaut ou un manque, ce « rien » peut alors s'interpréter comme un surcroît d'intensité, qui humanise la sensibilité en lui ouvrant le jeu des possibles.

D'autres candidats ont montré que le néant qui caractérise la passion amoureuse, lorsqu'elle se nourrit d'illusions et de chimères, devait être distingué de l'amour du néant, tel qu'on le rencontre dans la mélancolie ou le nihilisme. « Ne rien aimer » n'est, en effet, pas encore aimer le *rien*, même si la fatalité qui hante la passion peut également être mue par un désir de mort et de destruction. Si ce dernier est souvent tourné vers l'autre, comme le montre l'exemple privilégié de la jalousie, une copie a judicieusement fait référence à la pensée de Simone Weil, afin de montrer qu'aimer vraiment exige un don absolu, voire un authentique sacrifice de soi, consistant, en un sens à peine hyperbolique, à vouloir ou aimer n'être rien.

■ CONSEILS AUX FUTURS CANDIDATS

Comme chaque sujet est unique, il est demandé aux candidats de s'attacher à la spécificité de l'énoncé. Les correcteurs préféreront toujours un authentique effort de réflexion, même hésitant, à la reprise paresseuse de connaissances prêtes à l'emploi. Tout inventaire est donc à proscrire, l'exercice n'étant pas de l'ordre de la description mais de l'argumentation.

Une grande attention doit donc être accordée au libellé du sujet et, par conséquent, aux termes qui le composent, à partir notamment des significations que leur prête la langue commune. En effet, qu'il se présente ou non sous la forme d'une question, le sujet soulève un problème précis qu'il s'agit de formuler rigoureusement. C'est pourquoi l'introduction doit partir du sujet et non pas seulement y arriver au terme d'une inutile présentation du thème.

Si aucune référence n'est obligatoire, il faut rappeler que la dissertation de culture générale n'est pas exclusivement philosophique. Les candidats sont par conséquent tenus de trouver un équilibre entre leurs connaissances philosophiques et littéraires. L'analyse d'une œuvre d'art ou d'une séquence filmique ou, plus largement, tout élément appartenant à la culture personnelle du candidat

est favorablement accueilli par les correcteurs. Mais le savoir ne saurait prendre le pas sur le questionnement, qui doit toujours commander la progression du devoir.

Pour finir, les candidats doivent savoir que la réussite à l'épreuve de la dissertation de culture générale ne s'improvise pas. Elle suppose bien plus que la mémorisation de paragraphes tout faits et prétendument réutilisables à l'infini. Les remarques et conseils de ce rapport visent ainsi à encourager les futurs candidats à oser penser par eux-mêmes, grâce à une appropriation personnelle des œuvres qui leur sont proposées durant leur préparation.